

## La violence au sein des fréquentations adolescentes

La violence conjugale constitue un thème largement médiatisé, auquel la population est certainement assez conscientisée. On ne peut toutefois en dire autant de la violence à l'intérieur des couples adolescents, un phénomène pourtant bien réel. En effet, l'ampleur, les modalités, les causes et les solutions envisageables à ce problème sont peu connues. Le présent texte fera donc état de quelques études québécoises sur le sujet.

### 1. Problématique

Le terme fréquentation définit ici toute relation amoureuse ou romantique dans laquelle deux personnes n'habitent pas ensemble sont engagées l'une envers l'autre, et ce, peu importe la durée de la dite relation. Ceci inclut donc aussi bien les amours d'un soir que les fréquentations de courte ou de longue durée. La violence réfère pour sa part à toute action ou menace d'action limitant le développement du ou de la partenaire en portant atteinte à son intégrité psychologique, physique ou sexuelle.

L'intérêt pour la violence dans le contexte des amours adolescentes est relativement récent. Les premières recherches sur le sujet remontent à peine au début des années 1980, tandis qu'au Québec, il aura fallu attendre la décennie 1990 pour que des études soient entreprises. L'image idyllique entretenue à l'égard des jeunes couples, perçus comme attendrissants dans leur gaucherie, a longtemps éloigné l'aide potentielle aux victimes de ce type de violence. De plus, face aux premiers émois amoureux de leurs enfants, les parents sont en général portés à s'éloigner pour ne pas déranger, le jeune couple étant rapidement vu comme du domaine du privé et défendu en tant que tel par les jeunes. Les viols de jeunes filles dont les médias font souvent beaucoup de cas auraient pu ébranler cette image et cette politique de non-ingérence, mais cela n'a pas été le cas, car dans l'imagerie populaire, les viols sont commis par des étrangers et ne concernent ainsi pas les couples adolescents. Le problème aura finalement été soulevé par des intervenants ayant recueilli des témoignages de jeunes victimes, ce qui fit naître un intérêt scientifique pour la question.

### 2. Ampleur du phénomène

Une étude longitudinale dirigée par Ageton (1983) aux États-Unis auprès d'un échantillon représentatif de 1626 jeunes âgés de 13 à 19 ans révèle une prévalence de la violence sexuelle subie par les adolescentes variant de 2,6% à 15%, selon l'âge des jeunes et l'année étudiée. La prévalence de la violence sexuelle exercée par les garçons de ce groupe s'échelonnait pour sa part de 0,8% à 8%. Dans 85% des cas, la victime était connue de l'agresseur et, généralement, la violence prenait place dans une relation amoureuse ou dans une sortie d'un soir.

Au Canada, Mercer (1988) a trouvé, lors d'une étude exploratoire menée dans la région de Toronto, une prévalence de 20% en ce qui a trait à la violence en général vécue par les adolescentes dans le contexte des fréquentations. Cette étude a également trouvé que 13% des garçons avaient, de leur propre aveu, commis au moins un acte violent envers une partenaire, qu'il s'agisse de violence verbale ou sexuelle, ou même, plus rarement, de violence physique.

Au Québec, Poitras et Lavoie (1994) se sont quant à elles penchées sur la prévalence de la violence sexuelle subie ou exercée par les deux sexes, ne se restreignant pas à considérer les filles comme victimes et les garçons comme agresseurs. Leur étude préliminaire avait également pour objectif l'exploration systématique des stratégies coercitives utilisées ainsi que des types d'expériences sexuelles non-désirées vécues par les jeunes. Réalisée dans une école publique de la région de Québec, cette recherche a fait appel à un échantillon de 644 adolescents hétérosexuels de classe moyenne ayant entre 14 et 19 ans (pour une moyenne d'âge de 16,5 ans) et inscrits en secondaire 4 ou 5. Ces 336 filles et 308 garçons ont été retenus parce qu'ils avaient déjà fréquenté un partenaire par le passé.

La majorité des adolescents du groupe ont vécu des relations amoureuses d'une durée supérieure à un mois. Par ailleurs, les expériences sexuelles réalisées lors de ces relations prenaient surtout la forme d'attouchements et de caresses des seins et des parties génitales, et plus de la moitié des jeunes interrogés ont rapporté avoir eu au moins une relation sexuelle avec pénétration.

La prévalence de la violence sexuelle subie chez ce groupe s'élève à 54% pour les filles et à 13% pour les garçons, tandis que 6% des filles et 14% des garçons auraient déjà infligé une forme de violence sexuelle à leur partenaire. Ces chiffres paraissent à première vue plus élevés que ceux des autres études, mais, en raison de différences entre les échelles de mesure et les échantillons utilisés, toute comparaison hâtive serait hasardeuse. Cependant, un résultat intéressant se dégage de l'ensemble des recherches: les garçons se trouvent invariablement plus souvent les instigateurs de la violence sexuelle tandis que les filles en sont majoritairement les victimes. Ce phénomène pourrait s'expliquer, entre autres, par les rôles sociaux attribués aux hommes et aux femmes.

Par ailleurs, 33% des filles ont déclaré avoir subi de la violence sexuelle dans l'étude de Gagné, Lavoie et Hébert (1994), menée auprès de cinq classes de 4<sup>e</sup> secondaire d'une école privée de Québec. Dans cette même étude, on découvre que 11% des garçons disent avoir été victimes de violence sexuelle, alors que 13% auraient exercé ce type de violence, comparativement à 2,4% des filles. On peut donc voir que significativement plus de répondants rapportent avoir subi qu'exercé de la violence sexuelle. Il est intéressant de noter que l'on demandait également aux sujets, dans cette étude, s'ils avaient été témoins de violence sexuelle chez d'autres couples adolescents. Plus du tiers des répondants ont répondu de façon affirmative. Le fait d'avoir eu recours uniquement à des sujets de classe moyenne à aisée n'a probablement pas trop affecté la mesure, car Koss et Harvey (1991) ont pu constater que des facteurs tels que la classe sociale et le revenu n'influencent pas la prévalence du viol.

Il importe de considérer tous ces chiffres avec un peu de recul. En effet, sur le plan subjectif, rien ne prouve que la violence sexuelle soit reconnue comme telle par les jeunes qui l'exercent ou la subissent, ce qui implique une certaine influence sur les réponses. D'autre part, il est plausible que la perception de l'abus dépende, entre autres, de la cause qu'on lui associe. Certaines difficultés inhérentes à la délicatesse du sujet peuvent venir brouiller les cartes: ainsi, lorsque la victime connaît son agresseur, il peut s'avérer pénible pour elle d'identifier les abus qu'elle a subis en raison du contenu affectif de ses pensées pour l'agresseur. Également, le phénomène de désirabilité sociale peut influencer la façon de répondre des agresseurs et des victimes ou même la définition qu'ils entretiennent des comportements abusifs. L'ampleur réelle de la violence dans les fréquentations est ainsi difficilement évaluable.

### **3. Types de violence subie**

Selon Lavoie (1992), toutes les formes de violence identifiées chez l'adulte existent également chez les jeunes. Ainsi, les abus physiques, les abus sexuels, les menaces, les insultes et le dénigrement, le contrôle social, l'indifférence et le harcèlement sont vécus par de nombreux jeunes. De plus, un certain type de comportement abusif semble particulier aux fréquentations adolescentes et touche davantage les filles, soit les atteintes à la réputation et les rumeurs répandues par le compagnon à la suite d'une rupture ou du refus de la fille d'avoir des relations sexuelles.

Dans l'étude de Poitras et Lavoie (1994), les expériences sexuelles non désirées les plus fréquemment subies et infligées se sont révélées être les baisers, les attouchements et les caresses. Les relations sexuelles avec pénétration viennent en seconde position, suivies de près par les tentatives de pénétration. Les actes de sexualité anale ou orale non souhaités sont beaucoup moins rencontrés. Les agresseurs, pour parvenir à leurs fins, ont tendance à privilégier la coercition verbale comme stratégie. Ils ont également recours, dans de moindres proportions, à la menace ou à l'usage de la force physique ou, plus rarement, à l'utilisation intentionnelle de drogues ou d'alcool. Enfin, très peu d'entre eux se tournent vers l'abus d'autorité, probablement parce que les situations où l'adolescent est en position d'autorité sont moins fréquentes qu'à l'âge adulte. Il est également possible que cette stratégie soit utilisée par certains adolescents envers des enfants et non des partenaires de leur âge, ce qui expliquerait une prévalence aussi peu élevée pour ce type de stratégie (3% des filles auraient été victimes de cette stratégie, comparativement à 45% pour la coercition verbale).

Gagné, Lavoie et Hébert (1994) ont pour leur part demandé aux jeunes s'ils avaient observé, exercé ou subi certains types de comportements sexuellement violents au courant de l'année précédant la passation du questionnaire et, si oui, à quelle fréquence (une fois et plus ou plus de dix fois). Insister ou harceler sexuellement s'est avéré le comportement le plus observé et le plus subi par les jeunes de leur échantillon. Rabaisser le/la partenaire qui refuse d'avoir un contact sexuel, le/la menacer de rupture et le/la droguer ou saouler dans le but d'avoir un contact sexuel sont d'autres comportements fréquemment observés. Ces actes, exceptée la menace de rupture, sont également les seuls à avoir été rapportés par des agresseurs.

### **4. État des connaissances et attitudes des jeunes sur le sujet**

Lavoie et Vézina (1994) ont réalisé une étude visant à débusquer les mythes et attitudes des jeunes face à la violence dans le contexte des fréquentations. La connaissance de ces attitudes facilite l'élaboration de programmes de prévention et de sensibilisation à cet égard. L'échantillon de 133 filles et 126 garçons provient d'une école secondaire de la région de Québec et est composé de jeunes de secondaire 3, âgés de 14.8 ans en moyenne. On a ciblé l'âge de 14 ans, car il s'agit d'une période considérée par plusieurs comme un moment charnière en ce qui a trait à l'intérêt pour les relations intimes, où bon nombre de jeunes ont déjà fréquenté un partenaire amoureux.

On a d'abord souhaité évaluer la connaissance que les jeunes ont de la fréquence du problème. Environ 40% des jeunes misèrent juste en fournissant la même réponse que celle de plusieurs sondages, soit une proportion de 20% des jeunes touchés par la violence dans leurs

fréquentations. Un autre 10% surestima la fréquence du problème, alors que la moitié des adolescents sous-estima cette fréquence, particulièrement les garçons.

Les autres questions consistaient en des énoncés portant sur la violence en général, la violence sexuelle ou les relations égalitaires et le contrôle d'autrui, et avec lesquels le sujet devait indiquer s'il était d'accord ou en désaccord. En ce qui concerne la violence en général, les jeunes semblent assez conscients du fait que celle-ci peut s'installer dans un couple adolescent, même si les partenaires n'habitent pas ensemble; ils croient également que le milieu socio-économique n'influence pas la probabilité de vivre ce type de violence. La violence psychologique et les menaces sont intégrés à la définition que la majorité d'entre eux entretiennent à l'égard de la violence de couple. Environ deux jeunes sur cinq estiment qu'il est préférable d'éviter certains sujets de conversation ou certains comportements pour mettre fin à la violence, et près de neuf répondants sur dix savent que la violence peut se poursuivre une fois la relation interrompue.

Le mythe du viol majoritairement commis par une personne étrangère est partagé par 40% des sujets, bien que 83% rapportent qu'une fille peut être violée par son chum. Ensuite, selon 45% des jeunes, la violence sexuelle ne peut pas être exercée par la fille. Un jeune sur trois estime qu'une personne a raison d'exiger un rapport sexuel lorsqu'elle fréquente son/sa partenaire depuis longtemps et plus du quart de l'échantillon considère qu'il ne s'agit pas vraiment d'un viol si la victime avait accepté la relation, puis se rétracte et que l'autre continue. Un peu plus d'un jeune sur dix attribuent une certaine responsabilité à la fille victime de viol parce qu'elle aurait excité sexuellement son partenaire ou provoqué la situation.

Les questions portant sur les relations égalitaires et la domination ont révélé qu'un jeune sur quatre affiche une vision idéalisée de relations respectueuses entre conjoints qui ne se choquent jamais, partagent les mêmes goûts et activités. Toutefois, pas moins de 56% des jeunes croient que la jalousie est une preuve d'amour, ce qui vient nuancer quelque peu cette perception idéale. La très grande majorité des jeunes (85%) sont conscients que la peur de perdre l'autre peut faire en sorte qu'on accepte des choses incorrectes de sa part.

On peut dire qu'en général, les garçons sont moins bien informés et adhèrent davantage aux notions erronées sur la violence que les filles. Il est probable que cela soit dû à une question d'âge ou d'expérience amoureuse, mais il serait intéressant de vérifier s'il ne s'agirait pas plutôt de l'influence d'un ensemble d'attitudes partagées par la société en général. Les conclusions majeures que l'on peut tirer de cette étude sont les suivantes. D'abord, beaucoup de jeunes sous-estiment la fréquence de la violence au sein des couples adolescents. Ensuite, deux jeunes sur cinq croient que la majorité des viols sont commis par des étrangers, alors que les faits révèlent que seulement 12% des viols sont perpétrés par des étrangers et qu'à l'opposé, 57% des viols se déroulent dans une situation de fréquentation. Par ailleurs, un nombre considérable de jeunes manifestent une tendance à attribuer à la victime la responsabilité du comportement sexuellement violent plutôt que de blâmer l'agresseur. Ces constatations fournissent des pistes utiles pour l'élaboration de futurs programmes de prévention qui tiendront compte des lacunes dans les conceptions des adolescents.

## 5. Causes perçues

Une étude de Robitaille et Lavoie (1992) suggère qu'il est possible de regrouper les causes perçues de la violence en trois catégories: les causes individuelles, telles que la jalousie, la consommation d'alcool ou de drogue et l'expérience antérieure de violence; les causes de nature relationnelle, comme les problèmes de communication et le sado-masochisme; et, finalement, les causes à caractère social, par exemple l'influence des pairs et la pornographie.

Gagné (1993) a réalisé une recherche auprès de 151 adolescents âgés de 14 à 17 ans dans laquelle elle leur demandait d'identifier, parmi douze causes possibles, un maximum de trois raisons expliquant la violence des garçons envers leur copine, et celle des filles envers leur ami. Les résultats démontrent que la jalousie est perçue comme la cause majeure de la violence affective et physique. Paradoxalement, d'autres études rapportent que de nombreux adolescents considèrent la jalousie comme une marque d'affection, alors qu'il est démontré que les individus qui exercent de la violence physique manifestent plus de problèmes de jalousie que les autres. Les problèmes de comportement, la consommation d'alcool ou de drogue et la tendance à vouloir dominer sont des causes plus fréquemment associées avec la violence masculine qu'avec la violence féminine par les sujets de l'étude (Gagné, 1993). Inversement, la vengeance et la réponse à la provocation sont plus souvent considérées comme des motifs de la violence féminine. Environ le tiers des répondants considèrent que la colère est un facteur important à la source de la violence, tant féminine que masculine. Par ailleurs, il existe des différences significatives entre la proportion de filles et de garçons qui expliquent la violence masculine par la réponse à la provocation et par l'intimidation, les filles penchant davantage pour l'intimidation, et les garçons, pour la réponse à la provocation.

Gagné, Lavoie et Hébert (1994) ont pour leur part suggéré dix causes possibles à la violence sexuelle, parmi lesquelles les sujets devaient désigner un maximum de trois causes majeures à leurs yeux. Les jeunes ont surtout cité les causes suivantes pour expliquer la violence: il/elle ne pense qu'à satisfaire son besoin sexuel; la consommation d'alcool ou de drogue; les problèmes de comportement; l'incapacité de s'arrêter, car trop excité(e). Les répondants en général perçoivent la consommation d'alcool et de drogue, la provocation de leur partenaire et la volonté de dominer leur partenaire comme des facteurs qui amènent surtout les garçons à se comporter violemment. Mis à part la domination, ces explications excusent le comportement violent en jetant le blâme sur la victime ou sur une substance consommée. D'ailleurs, il semble selon cette étude que les agresseurs sexuels tendent à minimiser leur comportement abusif.

Une recension des enquêtes sur le sujet a permis à Lavoie (1994) de cerner les facteurs que les jeunes citent le plus fréquemment en tant que déclencheurs des comportements violents au sein de leur couple. On retrouve d'abord la jalousie, suivie du désaccord lié à la consommation d'alcool et du refus d'activités sexuelles, puis la pression des pairs et l'abus de drogues. Les filles soutiennent que la motivation principale sous-tendant leur recours à la violence est le besoin de se protéger, alors que les garçons seraient davantage mûs par un désir d'intimidation (21% d'entre eux).

Des facteurs de risque, de même que des populations à risque, ont pu être associés à la violence dans le contexte des fréquentations grâce à quelques recherches épidémiologiques. La violence en général semble liée à certains facteurs: ainsi, les attitudes des jeunes hommes envers la

violence pré-maritale constituent un déterminant important, alors qu'une faible estime de soi, une divergence dans le couple quant aux attitudes concernant les rôles sexuels et la présence d'événements stressants non-reliés à la santé sont considérés comme des facteurs de risque, autant pour la victime que pour l'agresseur. Il arrive fréquemment que les victimes proviennent de milieux familiaux froids, distants ou absents, ce qui laisse entendre qu'elles auraient subi de la violence psychologique et seraient plus sujettes à y être à nouveau exposées. Certains facteurs de risque sont plutôt spécifiques à la violence sexuelle. Par exemple, le besoin de contrôle du partenaire masculin, les problèmes de communication en matière de vie sexuelle, l'usage d'alcool et les attitudes des garçons en matière de rôles sexuels et de violence circonscrivent en partie les caractéristiques des agresseurs, tandis que la victimisation sexuelle semble pouvoir survenir à toute jeune fille. On note cependant qu'une expérience antérieure d'inceste peut se révéler un prédicteur du fait de devenir victime de violence sexuelle.

## **6. Conclusion**

Tous ces résultats sont fort intéressants, mais il convient d'être prudent dans leur interprétation: en effet, comme il s'agit habituellement d'études basées sur des questions fermées, les réponses auraient pu s'avérer différentes si les jeunes avaient eu le loisir de répondre dans leurs propres mots.

Une recension de 21 programmes de prévention américains et canadiens a dégagé six éléments explicatifs couramment utilisés à la base de ces programmes, soit, par ordre d'importance: 1) l'inégalité homme-femme, 2) le passé familial de violence (apprentissage), 3) les problèmes d'habiletés de communication, 4) le stress, 5) les caractéristiques de la personnalité et 6) la pression des pairs (renforcement).

Toutes ces données sur les jeunes à risque ont suscité un débat entre protagonistes de programmes portant spécifiquement sur un problème d'une part, et protagonistes d'une approche globale s'adressant de façon prioritaire aux jeunes à risque d'autre part. Nous discuterons des programmes de prévention de la violence dans le couple adolescent dans un prochain numéro de PRO-ADO.

## **7. Bibliographie**

Cet article a été réalisé à partir des cinq textes suivants:

Gagné MH, Lavoie F. Les causes de la violence dans les relations amoureuses des adolescent(e)s: qu'en pensent les jeunes? Santé mentale au Canada, automne 1993, 13-17.

Gagné MH, Lavoie F, Hébert M. La violence sexuelle dans les fréquentations chez un groupe d'adolescents et d'adolescentes. Revue sexologique, 1994, vol.2, no 1, 145-159.

Lavoie F. Les jeunes femmes et la violence: une réponse collective. École de psychologie, Université Laval, septembre 1992.

Lavoie F, Vézina L. Données préliminaires sur les attitudes des jeunes vis-à-vis de la violence dans les fréquentations. Dans, Violence familiale: recherches sur la violence faite aux femmes en milieu conjugal. Gaétan Morin, 1994, 192-207.

Poitras M, Lavoie F. A Preliminary Study of the Prevalence of Sexual Violence in Adolescent Dating Relationships in a Quebec Sample. Groupe de recherche sur l'appropriation psychosociale, École de Psychologie, Université Laval, 1994.

Pour contacter Mme Francine Lavoie: École de psychologie, Université Laval, Pavillon F.A. Savard, Ste-Foy, QC G1K 7P4. TEL: (418) 656-5383

**Suite de cet article dans un prochain PRO-ADO: les programmes de prévention de la violence.**